



HAL
open science

Les cadres de discours comme marques d'organisation des discours

Michel Charolles

► **To cite this version:**

Michel Charolles. Les cadres de discours comme marques d'organisation des discours. F Venier. Tra
Pragmatica e Linguistica Testuale, Edizioni dell'Orso, Alessandria, pp.401-409, 2009. hal-00665825

HAL Id: hal-00665825

<https://hal.science/hal-00665825>

Submitted on 2 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DRAFT

Charolles M, (2009b). « Les cadres de discours comme marques d'organisation des discours ». In F.Venier ed. *Tra Pragmatica e Linguistica Testuale*. Edizioni dell'Orso, Alessandria, 401-420.

LES CADRES DE DISCOURS COMME MARQUES D'ORGANISATION DES DISCOURS

Michel Charolles
Université de Paris III
UMR LATTICE ENS Ulm

1. *Introduction*

La compréhension du moindre échange ou du moindre texte est gouvernée par un principe général de cohérence ou de pertinence (Grice (1975), Sperber & Wilson (1986), Charolles (1995), (2006a)) stipulant que les auditeurs ou lecteurs s'attendent à ce que les énoncés dont ils prennent connaissance développent un propos suivi ou dont l'intelligibilité, si elle leur échappe, pourrait être reconstituée. Ce principe, aujourd'hui communément admis dans les travaux sur le domaine (aussi bien en linguistique qu'en psycholinguistique), ne vaut en réalité pas que pour les discours. Il s'applique à toutes les productions verbales complexes, depuis les mots composés (du genre *homme-sandwich* dont la compréhension nécessite un travail d'assemblage sémantique), jusqu'au discours. Il n'est même pas spécifique au langage : il vaut pour tous les comportements non naturels mettant en jeu des actions accomplies successivement (Charolles(1983)).

L'application de ce principe est conditionnée par des facteurs matériels. Pour que ce principe soit appliqué, il faut que les unités assemblées (actions accomplies ou productions verbales émises) soient produites de façon continue, il faut que les acteurs ou témoins qui y participent disposent d'indices les conduisant à penser que ces productions relèvent d'un

même "programme d'actions". Quand ces conditions sont satisfaites, l'application du principe de cohérence a des effets sur la compréhension des actions verbales ou non verbales en question. Ces effets consistent en ceci que les destinataires ou témoins vont affecter à chacune des actions accomplies successivement une intention plausible compatible avec le "but d'ensemble" reconnu, sachant que ce but peut être révisé en cours de route. Une fois admis que ces actions verbales ou non verbales relèvent d'un "programme suivi", la compréhension de la façon dont elles peuvent s'enchaîner est naturellement loin d'épuiser leur potentiel de signification, mais elle constitue le socle des interprétations *a posteriori* que leur réception ne manque pas de susciter. Cela est particulièrement notoire avec les discours où toutes sortes de connaissances extralinguistiques, plus ou moins expertes, peuvent amener à considérer qu'ils véhiculent d'autres significations que celles que l'on peut leur affecter au seul vu des formes d'expression qu'ils renferment et de la façon dont elles sont agencées.

Les opérations impliquées dans la compréhension des discours sont déterminées, dans un premier passage, par les expressions et constructions entrant dans leur composition. C'est à ce niveau que l'apport des analyses linguistiques et psycholinguistiques est irremplaçable. Cet apport est non moins crucial pour rendre compte du déclenchement des interprétations savantes, mais c'est un point qui ne sera pas abordé dans la suite. C'est au niveau relativement basique de la compréhension que les différents systèmes de solidarité linguistique contribuent à la cohésion et donc à la cohérence des productions verbales, depuis le mot jusqu'au texte. Les mots sont les unités les plus solidaires dans la mesure où ils fusionnent sous une forme impénétrable des composants sémantico-conceptuels souvent complexes. La phrase, comme unité prédicative de base, permet d'exprimer sous un format structural compact des micro situations déjà très sophistiquées. Ce système offre de larges possibilités d'intégration, notamment par le biais des différentes formes de subordination. Ces possibilités s'échelonnent des structures les plus intégratives comme les complétives, aux moins intégratives, comme les constructions elliptiques, paratactiques, adverbiales et détachées qui sont de plus en plus libres et finissent, pour certaines, par flotter entre leur énoncé d'accueil et celui qui précède. Ce système d'intégration structurale ayant ses limites, les langues offrent toute une gamme de marqueurs relationnels qui permettent de signaler des liens sémantiques et pragmatiques entre les énoncés successifs. Ces marques donnent naissance à des **assemblages**

- **rhétoriques** signalés, quand ils le sont, par des **connecteurs**
- **référentiels** signalés par les différentes formes de reprise, notamment les formes **anaphoriques**

- **circonstanciels** qui sont induits, comme on va le voir dans la suite, par certains adverbiaux, dits **cadratifs**

qui se développent en parallèle, interagissent en permanence et guident pas à pas les lecteurs dans la construction d'une représentation cohérente du texte.

L'étude linguistique et psycholinguistique des marques de cohésion constitue un des chapitres essentiels de l'analyse des textes et des discours. L'étude des marqueurs de "relations de discours" (au sens le plus général du terme) peut maintenant s'appuyer sur un vaste ensemble de travaux dans les différentes langues où un grand nombre d'expressions à même d'assumer de telles fonctions ont été étudiées, sous toutes sortes d'angles, incluant des approches diachroniques et comparatives. Les travaux de M-E. Conte ont grandement contribué au développement de ces travaux (Conte, Petöfi & Sozer (1989), Conte (1990), (1991)) notamment ses études sur les anaphores. Je lui dédie avec reconnaissance les analyses qui suivent¹.

Dans la première partie de cet article, nous montrerons que certains adverbiaux sont susceptibles, quand ils sont employés à l'initiale de phrase, de jouer un rôle dans l'organisation du discours du fait qu'ils peuvent porter non seulement sur le contenu de leur phrase d'accueil mais aussi sur celui d'une ou plusieurs autres apparaissant dans la suite (cf. Charolles (1997), Charolles & Prévost eds. (2003), Charolles & Péry-Woodley eds. (2005), Vigier & Terran eds. (2005)). Dans la seconde partie, nous nous attacherons à montrer que ce mode d'organisation, illustré à partir d'extraits de textes scientifiques et techniques, est bien attesté aussi dans les fictions narratives (deux extraits de Madame Bovary).

I. FONCTION DES ADVERBIAUX CADRATIFS

Certains groupes prépositionnels peuvent indexer plusieurs phrases faisant suite à celle en tête de laquelle ils sont détachés². Il en va ainsi dans l'extrait suivant où la portée du SP spatial *en France* s'étend jusqu'à la fin du paragraphe :

¹ Les analyses des textes (1), (2) et (3) sont reprises dans une étude à paraître dans un volume sur les "Frontières" en linguistique.

² La capacité que peut avoir un adverbial d'influer sur plusieurs phrases est un phénomène remarquable que les grammaires en général ignorent du fait qu'il dépasse les limites de la phrase.

(1) « Les attaques cérébrales, ou « accidents vasculaires cérébraux » (AVC) ont un coût très lourd en matière de santé publique. **En France**, où 140 000 nouveaux cas sont déclarés chaque année, elles constituent la troisième cause de mortalité et la première cause de handicap. Il est établi que 25 % à 30 % des patients ayant subi une attaque cérébrale décèdent rapidement. Et, si un quart des survivants récupère sans séquelles apparentes, les autres souffrent de handicaps dont la nature et l'ampleur diffèrent selon l'étendue et la localisation de la région cérébrale affectée (paralysie, déficits d'apprentissage, pertes de mémoire, troubles comportementaux et moteurs). »

Si l'on compare (1) avec (1') où le SP *en France* est inséré en position post-verbale :

(1') Les attaques cérébrales, ou « accidents vasculaires cérébraux » (AVC) ont un coût très lourd en matière de santé publique. 140 000 nouveaux cas sont déclarés **en France** chaque année où elles constituent la troisième cause de mortalité et la première cause de handicap. Il est établi que 25 % à 30 % des patients ayant subi une attaque cérébrale décèdent rapidement. Et, si un quart des survivants récupère sans séquelles apparentes, les autres souffrent de handicaps dont la nature et l'ampleur diffèrent selon l'étendue et la localisation de la région cérébrale affectée (paralysie, déficits d'apprentissage, pertes de mémoire, troubles comportementaux et moteurs). »

on voit que dans (1') le complément spatial et le complément temporel qui l'accompagne (*chaque année*) sont rattachés à la prédication, quoiqu'ils ne soient pas régis par le verbe³. Ce rattachement forcé tend à limiter leur influence à la seule phrase dans laquelle ils figurent, d'où le fait que l'on soit enclin à considérer que les données mentionnées à la suite de *il est établi que* concernent l'ensemble des pays pour lesquels on dispose de statistiques sur les AVC et non pas seulement la France, comme c'est le cas dans la version originale.

Dans l'extrait suivant, les SP (en gras) détachés à l'initiale de phrase fonctionnent comme dans (1) mais ils sont employés de manière sérielle, ce qui est très courant dans les textes expositifs. Ces SP s'opposent au sein d'une première série (*chez de nombreux mollusques* versus *chez les insectes*) qui s'oppose en bloc à la suivante (*chez les oiseaux, les reptiles et les poissons* versus *chez les mammifères*), avec une phrase charnière (en caractères droits) entre les deux blocs :

(2) « Est-il possible de circonscrire l'oscillateur circadien d'un organisme (son « horloge interne ») à des structures bien déterminées ? Oui, mais la structure en question diffère selon les groupes zoologiques.

Neurones horlogers. **Chez de nombreux mollusques**, l'oscillateur a été localisé au niveau d'un groupe restreint de cellules nerveuses situées à l'arrière de la rétine, tandis que, **chez les insectes**, plusieurs rythmes circadiens sont placés sous le contrôle

³ Cf. Charolles (2003) et Lacheret-Dujour & François (2004).

*d'un petit groupe de neurones appelés « neurones latéraux ». L'horloge biologique des organismes supérieurs se trouve, elle, dans des régions spécifiques du système nerveux central. **Chez les oiseaux, les reptiles et les poissons**, elle est constituée par l'épiphyse (ou glande pinéale), petite glande située au sommet du cerveau qui, **chez ces animaux**, est un capteur de lumière - le fameux « troisième œil ». **Chez les mammifères**, la situation apparaît, de fait, plus complexe. Certes, la glande pinéale conserve la capacité de synthétiser de façon cyclique, en l'occurrence la nuit, la mélatonine (hormone dont l'un des quelques rôles connus consiste en la régulation des changements saisonniers de l'activité reproductrice), mais elle ne constitue pas en elle-même une horloge. Elle dépend, en effet, d'autres structures pour générer des oscillations. L'horloge centrale est localisée dans une petite région située à la base du cerveau, le noyau suprachiasmatique (NSC), groupe compact de quelques milliers de neurones qui se trouve dans la partie antérieure de l'hypothalamus. Le NSC produit plusieurs neuropeptides* de manière circadienne et envoie des signaux oscillants à la glande pinéale. (La Recherche)*

Le mode d'organisation des informations adopté dans (2) peut être schématisé très simplement comme suit :

« Est-il possible de circonscrire l'oscillateur circadien d'un organisme (son « horloge interne ») à des structures bien déterminées ? Oui, mais la structure en question diffère selon les groupes zoologiques.

Neurones horlogers.

— **Chez de nombreux mollusques,** _____

tandis que,

— **chez les insectes,** _____

L'horloge biologique des organismes supérieurs se trouve, elle, dans des régions spécifiques du système nerveux central.

— **Chez les oiseaux, les reptiles et les poissons,** _____
chez ces animaux

— **Chez les mammifères,** _____

Figure 1

Dans (2) comme dans (1), les SP détachés en position préverbale ouvrent des cadres de localisation qui tendent, par défaut, à étendre leur portée aux propositions arrivantes et à indexer les situations qu'elles dénotent. Cette extension n'est interrompue que par l'occurrence d'un ou plusieurs indices signalant que les informations en cours de traitement

ne tombent plus sous la portée du critère spécifié par l'adverbial introducteur, ce qui est en particulier le cas lorsque l'occurrence d'un nouvel adverbial de localisation vient clore l'influence du précédent. C'est ce qui se passe dans (2) où l'ouverture du cadre initié par *chez les insectes* se traduit par la fermeture de celui initié par *chez de nombreux mollusques*, le même mécanisme se reproduisant, quelques lignes plus loin, avec *chez les mammifères* qui clôt le cadre *chez les oiseaux, les reptiles et les poissons*.

Le potentiel cadratif des adverbiaux préposés peut être plus ou moins exploité. Cela paraît bien également dans (2) où les trois premiers cadres n'intègrent que leur phrase d'accueil, au contraire du dernier dont la portée s'étend jusqu'à la fin de l'extrait. Dans les textes, l'exploitation des adverbiaux à des fins d'organisation des informations est en général limitée à des segments de taille réduite et elle implique, très souvent, des adverbiaux d'un même type sémantique.

Les adverbiaux spatiaux et temporels dits scéniques sont d'excellents cadreurs mais ils ont tôt fait de prendre un sens plus abstrait, comme dans (2) où la préposition *chez* ne réfère pas à un lieu identifiable dans un espace à trois dimensions. De même, les adverbiaux praxéologiques (Vigier (2004) et (2005)), qui réfèrent à des domaines dits parfois notionnels (du genre *en droit, légalement*), sont des sortes de localisateurs abstraits. On peut envisager de la même façon, les SP médiatifs ou énonciatifs en *selon/d'après/pour X* (Schrepfer-André (2005) et (2006)) qui affectent des contenus à des énonciateurs et les localisent, là aussi abstraitement. De même, les hypothétiques en *si* antéposées évoquent une situation possible qui sert de point de référence pour la « localisation » d'une ou plusieurs autres situations présentées comme en découlant (Charolles & Pachoud 2001). En fait, tous les constituants dénotant une dimension des situations peuvent être utilisés à des fins organisationnelles pour autant que l'on arrive à les détacher d'avec la prédication, ce qui exclut les SP préposés arguments du verbe (cf. *De son passage à Paris(,)Paul n'a pas retenu grand chose*). A cette restriction, il faut ajouter que les adverbiaux potentiellement contrastifs sont beaucoup mieux à même de jouer un rôle dans la structuration des discours que ceux qui ne se prêtent pas à des oppositions. Ce facteur explique que les adverbes évaluatifs comme *malheureusement* ou *heureusement* qui apparaissent fréquemment en tête de phrase soient de mauvais cadreurs et restent des modalisateurs. Outre que ces adverbes sont prédicatifs (dans le sens où ils portent un jugement sur la situation dénotée par la proposition qu'ils préfixent, ce qui n'est pas le cas des adverbiaux locatifs), on a du mal à imaginer des contextes dans lesquels un rédacteur

pourrait être amené à répartir les informations qu'il souhaite rapporter en fonction de leur caractère bénéfique ou non. Le fait que les SP médiatifs apparaissent souvent en isolat, sans s'opposer à d'autres (*Selon X ...*), ne remet pas en cause cette observation dans la mesure où le simple usage d'un *selon X* dans un texte conduit à imputer rétrospectivement les segments de discours traités jusque-là à un énonciateur différent de X⁴.

Dans les extraits du genre de (1) ou (2), tout se passe donc comme si le rédacteur profitait du contenu des situations dont il fait état pour mettre en exergue l'une ou l'autre des circonstances les accompagnant afin de répartir ce qu'il a à en dire dans des fichiers annotés par les adverbiaux dénotant ces circonstances. On peut parler de repérage comme A. Culioli (1982), de référentiel comme Desclés (1994), d'univers de discours comme Martin (1983), ou de « space builders » comme Fauconnier (1984), Fauconnier & Sweetser (1996), T. Huomo (1996) et (1999), l'idée est chaque fois à peu près la même, et elle va plus ou moins de pair avec celle consistant à voir dans cette forme d'usage des « circonstances » le résultat d'une démarche stratégique (Enkvist (1967), Virtanen (1992) et Ho Dac (2007)) hautement attentionnelle et donc plus ou moins réservée à l'écrit.

Le fait que les adverbiaux détachés en position préverbale soient dotés d'un potentiel organisateur peut être rapproché de l'idée couramment défendue selon laquelle ces constituants fonctionnent comme des topiques. Cette analyse ne va cependant pas de soi du fait que l'on a du mal à admettre que les contenus propositionnels indexés par un adverbial cadratif puissent être « à propos » de l'adverbial en question⁵. Rien ne s'oppose, par contre, à ce que l'on fasse valoir que ces expressions sont prédestinées, en raison de la place qu'elles occupent, à renvoyer à des informations activées dans le contexte précédent. C'est exactement ce que l'on observe dans (2) où les SP de localisation sont amorcés dans la phrase précédente par *selon les espèces biologiques* (non médiatif) qui annonce le passage en revue des espèces mentionnées dans la suite.

Les connecteurs qui signalent des relations de discours entre les situations dénotées par les propositions rassemblées dans un cadre ne tombent en principe pas sous la portée des adverbiaux les introduisant⁶. La relation de contraste indiquée dans (2) par *tandis que* articule,

⁴ Cf Charolles (1997) et Charolles & Pachoud (2001).

⁵ Pour une discussion cf. : Charolles (2003), Prévost (2003) et Sarda (2005).

⁶ Cf. Charolles (2005) et Charolles & Vigier, (2005).

de l'extérieur, les informations regroupées dans les cadres précédents et suivants. De même, la phrase :

L'horloge biologique des organismes supérieurs se trouve, elle, dans des régions spécifiques du système nerveux central.

n'est pas incluse dans le cadre ouvert par *chez les insectes* : elle joue le rôle de charnière entre les deux cadres ouverts jusque-là et les deux autres qui apparaissent après. Le SN *l'horloge biologique* renvoie au « titre » (*neurones horlogers*), le complément adnominal *des organismes supérieurs* ramène à la phrase amorce, et le pronom disjoint (*elle*) signale une opposition entre les deux types d'êtres vivants évoqués jusque-là et ceux dont il est question dans la suite. Le rédacteur aurait pu profiter de cette allusion pour recourir à une formulation comme :

(2') ***Chez les organismes supérieurs,** l'horloge biologique se trouve, elle, dans des régions spécifiques du système nerveux central.*

avec un SP détaché en tête de phrase, ce qui aurait modifié l'organisation du début de l'extrait:

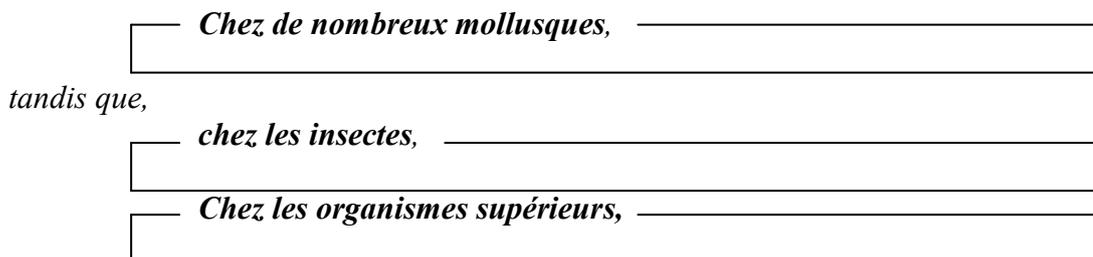


Figure 2

Le fait que, dans le passage de (2) reproduit ci-dessous, le rédacteur ait éprouvé le besoin de préciser *chez ces animaux* est intéressant à relever :

*« Chez les oiseaux, les reptiles et les poissons, elle est constituée par l'épiphyse (ou glande pinéale), petite glande située au sommet du cerveau qui, **chez ces animaux,** est un capteur de lumière - le fameux « troisième oeil »*

Le SP anaphorique détaché en tête de la relative ne peut étendre sa portée au-delà de celle-ci, mais comme il réfère résomptivement aux mêmes espèces que celles auxquelles fait allusion le SP en tête de la principale, la clôture des deux cadres coïncide. Pour comprendre ce qui a pu pousser le rédacteur à préciser que le contenu de la relative s'appliquait bien à ces espèces, il suffit de supprimer cette indication. Sans *chez ces animaux*, on comprendrait que l'épiphyse est un capteur de lumière chez tous les êtres vivants, et non pas seulement, comme c'est le

cas, chez les oiseaux, les reptiles et les poissons. Ce phénomène tient au fait que les relatives explicatives constituent des incises commentatives : le rédacteur introduit des informations en rapport avec les référents mentionnés mais de portée plus générale, d'où le fait qu'elles échappent à la portée sémantique⁷ des introducteurs de cadres. Partant de là, il n'y avait effectivement d'autre solution pour le rédacteur que celle retenue dans la version originale et qui consiste, tout simplement, à réinitialiser le cadre en cours en tête de la relative.

Concernant les connecteurs dont on a dit un mot un peu plus haut, il semble assez légitime de considérer que, lorsqu'ils figurent avant un SP cadratif, comme c'est le cas de *tandis que* dans (2), ils marquent une relation de discours non seulement entre les faits dénotés par les énoncés rassemblés dans les cadres mais aussi entre ceux-ci. Ce passage du plan sémantique au plan informationnel et organisationnel - pour ne pas dire métadiscursif - se comprend bien, mais il pose toutes sortes de questions théoriques sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. D'autant que, toujours à propos des connecteurs, d'autres remarques s'imposent. Si l'on regarde en effet ce qui se passe dans (2) à la suite de *chez les mammifères*, on est tenté de considérer que le SP intègre non seulement la phrase en tête de laquelle il figure (*la situation apparaît de fait plus cruciale*), ce qui est trivial⁸, mais aussi l'ensemble de la suite où les connecteurs abondent (*certes, mais en effet*). Loin de fermer le cadre en cours, les connecteurs invitent à le poursuivre : la phrase hôte du SP dénote un fait qui est ensuite élaboré (avec des rebondissements) par un développement concernant clairement ce qui se passe chez les mammifères. Si l'on se rapporte au niveau informationnel où les SP de localisation sont exploités pour organiser le texte, rien ne s'oppose, au contraire, à ce que l'on intègre l'ensemble de la suite du paragraphe de (2) sous l'introducteur mis en exergue par le SP *chez les mammifères*. Les données et raisonnements dont il est fait état dans cette partie du texte ont bien à voir avec cette espèce et c'est cela qui en fin de compte importe.

2. ROLE DES ADVERBIAUX CADRATIFS DANS LES TEXTES NARRATIFS

Le mode d'organisation des informations textuelles que l'on vient d'examiner ne se rencontre pas, il faut le souligner, que dans les ouvrages ou les articles de caractère scientifique et technique. Il est parfaitement courant dans la prose narrative où l'on trouve

⁷ Sur la différence parallèle entre portée sémantique et cadrative, et entre portée idéationnelle et textuelle, cf. Charolles & Vigier (2005) et Le Draoulec & Péry-Woodley (2005).

⁸ Encore l'on puisse déjà se demander si *de fait* n'est pas un connecteur.

fréquemment des développements structurés par des SP notamment spatiaux et temporels. L'extrait suivant de *Madame Bovary* offre un bon exemple de ce genre d'usage :

(3) « **A partir de ce moment**, son existence ne fut plus qu'un assemblage de mensonges, où elle enveloppait son amour comme dans des voiles, pour le cacher.

C'était un besoin, une manie, un plaisir, au point que, si elle disait avoir passé, hier par le côté droit d'une rue, il fallait croire qu'elle avait pris par le côté gauche.

Un matin qu'elle venait de partir, selon sa coutume, assez légèrement vêtue, il tomba de la neige tout à coup ; et comme Charles regardait le temps à la fenêtre, il aperçut M. Bournisien dans le boc du sieur Tuvache qui le conduisait à Rouen. Alors il descendit confier à l'ecclésiastique un gros châte pour qu'il le remit à Madame, sitôt qu'il arriverait à la Croix rouge. A peine fut-il à l'auberge que Bournisien demanda où était la femme du médecin d'Yonville. L'hôtelière répondit qu'elle fréquentait fort peu son établissement. Aussi, **le soir**, en reconnaissant madame Bovary dans l'Hirondelle, le curé lui conta son embarras, sans paraître, du reste y attacher de l'importance ; car il entama l'éloge d'un prédicateur qui pour lors faisait merveille à la cathédrale, et que toutes les dames couraient entendre.

N'importe s'il n'avait point demandé d'explications, d'autres plus tard pourraient se montrer moins discrets. Aussi jugea-t-elle utile de descendre chaque fois à la Croix rouge, de sorte que les bonnes gens de son village qui la voyaient dans l'escalier ne se doutaient de rien.

Un jour pourtant, M. Lheureux la rencontra qui sortait de l'hôtel de Boulogne au bras de Léon ; et elle eut peur, s'imaginant qu'il bavarderait. Il n'était pas si bête.

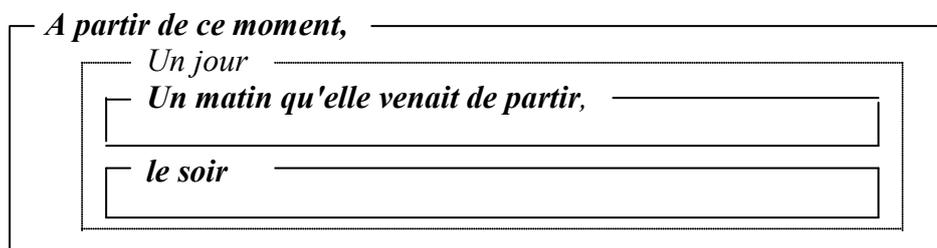
Mais trois jours après, il entra dans sa chambre, ferma la porte et dit :

- J'aurais besoin d'argent.

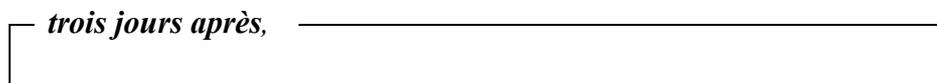
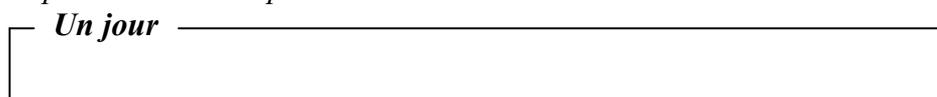
Elle déclara ne pouvoir lui en donner. Lheureux se répandit en gémissements, et rappela toutes les complaisances qu'il avait eues (...)

Il revint la semaine suivante, et se vanta d'avoir, après force démarches, fini par découvrir un certain Langlois qui, depuis longtemps, guignait la propriété sans faire connaître son prix. ... »

L'organisation de ce passage peut être représentée comme suit :



N'importe s'il n'avait point demandé ... ne se doutaient de rien



Il revint la semaine suivante, et ...

Figure 3

Dans cet extrait, l'introducteur temporel initial (*à partir de ce moment*) fait le lien avec ce qui précède (cf. le SN démonstratif anaphorique). L'exploitation des circonstances temporelles à des fins organisatrices que l'on observe dans la suite, est donc, si ce n'est amorcée, au moins ancrée dans le contexte amont, ce qui va dans le sens de l'idée que l'on a affaire à une sorte de topique.

Le changement de comportement d'Emma auquel fait allusion la première phrase est spécifié par la relative, puis élaboré dans le paragraphe suivant, d'où son intégration dans le cadre initial, malgré l'alinéa. Ce passage fixe le nouvel état d'arrière-plan (cf. la succession des procès statifs à l'imparfait) dans lequel évolue le personnage durant l'intervalle temporel ouvert par *à partir de ce moment*.

Le SN temporel indéfini *un matin qu'elle venait de partir*, qui apparaît en tête du paragraphe suivant, sélectionne sur cet intervalle d'arrière-plan une matinée spécifique qui sert de cadre à la série de procès perfectifs qui suivent. Les propositions regroupées dans ce cadre temporel entretiennent une relation de narration, y compris celle commençant par le groupe adverbial *à peine fut-il* qui n'est pas cadratif du fait que le SP phrastique est intégré syntaxiquement (cf. le *que*). La chronologie avance, avec l'intervention d'autres personnages, mais le mode de structuration adopté invite à comprendre que les situations indiquées se déroulent durant la matinée en question⁹. Cette intuition est confirmée par l'apparition du SN défini associatif *le soir* qui ferme le cadre introduit par *un matin* et en ouvre un nouveau. Les deux cadres sont reliés référentiellement et les procès perfectifs qui se succèdent jusqu'à la fin du paragraphe sont inclus dans la soirée. L'apparition dans la suite d'un nouvel adverbial en *un jour* initie un cadre dont la portée s'étend au paragraphe en tête duquel il apparaît, et il en va de même avec *trois jours après* qui figure au début de l'alinéa suivant. Les deux derniers cadres mis en place sont reliés anaphoriquement par l'adverbe *après* ; par contre, la façon dont s'articule le cadre introduit par le second *un jour* avec ceux introduits par *un matin* et *le soir* ainsi qu'avec *à partir de ce moment* ne coule pas de source.

⁹ Pour une discussion de ce point délicat cf. Terran (2002) et (2005), Charolles, Le Draoulec, Péry-Woodley & Sarda (2005), Le Draoulec & Péry-Woodley (2003) et (2005).

Pour comprendre comment les cadres mis en place dans (3) peuvent s'agencer de la façon indiquée dans le schéma ci-dessus, il faut revenir au paragraphe :

(3a) *N'importe s'il n'avait point demandé d'explications, d'autres plus tard pourraient se montrer moins discrets. Aussi jugea-t-elle utile de descendre chaque fois à la Croix rouge, de sorte que les bonnes gens de son village qui la voyaient dans l'escalier ne se doutaient de rien.*

que nous avons laissé de côté. La première phrase au discours indirect libre fait allusion aux pensées d'Emma. Ce changement de registre énonciatif est très sensible, d'autant qu'il s'accompagne d'un passage à la ligne. Pour anodin qu'il paraisse, ce choix typographique est important : sans alinéa, on aurait compris que c'était durant la soirée où elle est revenue en compagnie de l'abbé Bournissien qu'Emma s'était dit qu'elle devait être plus prudente. Le fait que Flaubert n'ait pas adopté cette présentation se comprend assez bien quand on lit la suite. De l'enseignement qu'Emma tire de sa journée à Rouen, on passe en effet directement à la mise en œuvre répétée (*chaque fois*) du stratagème qu'elle a adopté et aux situations qui en ont régulièrement découlés (cf. les procès à l'imparfait), lesquelles situations ne peuvent être intégrées dans le cadre initié par le dernier adverbial temporel en cours, à savoir le SN *le soir*. Encore qu'il soit difficile de reconstituer précisément ses effets à la lecture, on peut conjecturer que :

- l'alinéa avant le passage au discours indirect libre alerte le lecteur sur la possible clôture du dernier cadre temporel en cours ;
- cette hypothèse est confirmée d'abord par l'emploi (en position non cadrative) de l'adverbe *plus tard* dont la référence est calculée par rapport à la journée (un matin + le soir) précédente
- d'où l'inférence rétrospective que les deux cadres introduits par *un matin* et *le soir* sont inclus sous un même *un jour* implicite (comme indiqué dans la figure 5).

Partant de là, le calcul de la référence du second *un jour* ne pose plus problème. Le lecteur sélectionne un jour particulier (non spécifié) sur l'ensemble des jours où Emma avait pris l'habitude de descendre *chaque fois* à la Croix rouge. Cet ensemble est disjoint de celui sollicité pour l'interprétation du *un jour* précédent et cette disjonction résulte du fait que le paragraphe reproduit sous (3a) n'est pas inclus dans le cadre introduit par *à partir de ce moment*. S'il en allait ainsi, on devrait avoir *un autre jour*, ce qui n'est pas le cas et confirme l'analyse proposée.

Dans l'extrait suivant de *Madame Bovary*, Flaubert exploite également le potentiel cadratif des adverbiaux temporels (soulignés) :

On s'étonna de son découragement. Il ne sortait plus, ne recevait personne, refusait même d'aller voir ses malades. Alors on prétendit qu'il s'enfermait pour boire.

Quelquefois pourtant, un curieux se haussait par-dessus la haie du jardin, et apercevait avec ébahissement cet homme à barbe longue, couvert d'habits sordides, farouche, et qui pleurait tout haut en marchant.

Le soir, dans l'été, il prenait avec lui sa petite fille et la conduisait au cimetière. Ils s'en revenaient à la nuit close, quand il n'y avait plus d'éclairée sur la place que la lucarne de Binet.

Cependant, la volupté de sa douleur était incomplète, car il n'avait autour de lui personne qui la partageât ; et il faisait des visites à la mère Lefrançois afin de pouvoir parler d'elle. Mais l'aubergiste ne l'écoutait que d'une oreille, ayant comme lui des chagrins, car M. Lheureux venait enfin d'établir les Favorites du Commerce , et Hivert, qui jouissait d'une grande réputation pour les commissions, exigeait un surcroît d'appointements et menaçait de s'engager " à la Concurrence " .

Un jour qu'il était allé au marché d'Argueil pour y vendre son cheval, -- dernière ressource, -- il rencontra Rodolphe.

La mise en place des cadres introduit par les SN et adverbes temporels peut être schématisé comme suit :

On s'étonna de son découragement. Il ne sortait plus, ne recevait personne, refusait même d'aller voir ses malades. Alors on prétendit qu'il s'enfermait pour boire.

Quelquefois

pourtant, un curieux se haussait par-dessus la haie du jardin, et apercevait avec ébahissement cet homme à barbe longue, couvert d'habits sordides, farouche, et qui pleurait tout haut en marchant.

Le soir, dans l'été,

il prenait avec lui sa petite fille et la conduisait au cimetière. Ils s'en revenaient à la nuit close, quand il n'y avait plus d'éclairée sur la place que la lucarne de Binet.

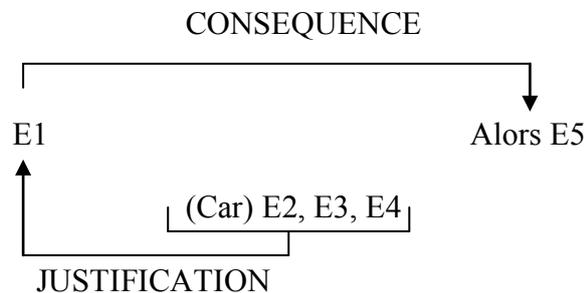
Cependant, la volupté de sa douleur était incomplète, car il n'avait autour de lui personne qui la partageât ; et il faisait des visites à la mère Lefrançois afin de pouvoir parler d'elle . Mais l'aubergiste ne l'écoutait que d'une oreille, ayant comme lui des chagrins, car M. Lheureux venait enfin d'établir les Favorites du Commerce , et Hivert, qui jouissait d'une grande réputation pour les commissions, exigeait un surcroît d'appointements et menaçait de s'engager " à la Concurrence " .

Un jour qu'il était allé au marché d'Argueil

Figure 4

Le cadre introduit par *quelquefois* enchaîne sur le paragraphe précédent. *Quelquefois* fait allusion à un ensemble indéterminé de situations (en l'occurrence d'occasions qui se sont répétées) au cours desquels *un curieux se haussait...* (cf. la succession des verbes à l'imparfait). La question qui se pose est de savoir sur quel intervalle temporel sont prélevées les occasions auxquelles fait allusion *quelquefois*.

On pourrait être tenté, dans un premier temps, de penser que ces occasions renvoient à l'intervalle temporel (non borné) correspondant à *il ne sortait plus, ne recevait personne, refusait d'aller voir ses malades*, au motif que ces états d'arrière-plan couvriraient une période suffisamment longue pour fournir à *quelquefois* l'ensemble de prélèvement dont il a besoin. Plusieurs raisons s'opposent cependant à une telle analyse. Les phrases à l'imparfait sont subordonnées sémantiquement à *on s'étonna de son découragement*. Elles ne sont là que pour justifier cette assertion (on pourrait rajouter *car*). Si on prend en compte *alors on prétendit qu'il s'enfermait pour boire*, la structure rhétorique du paragraphe se présente comme suit :



*On s'étonna de son découragement*_(E1). *Il ne sortait plus* _(E2), *ne recevait personne* _(E3), *refusait même d'aller voir ses malades* _(E4). *Alors on prétendit qu'il s'enfermait pour boire* _(E5).

Les états d'arrière-plan E2, E3 et E4 étant subordonnés à E1 ne sont plus accessibles, après E5, pour le rattachement de *quelquefois*. E5 fait avancer la chronologie et on est obligé de supposer que *quelquefois* prélève un nombre indéfini d'intervalles sur la période qui suit celle au cours de laquelle *on prétendit qu'il s'enfermait pour boire*, autrement dit, après que les personnes du village ont cessé de se préoccuper de l'état de Charles.

Partant de là, on n'a aucun mal à expliquer le *pourtant* qui suit *quelquefois*. *Pourtant* signale une relation d'opposition avec ce nouvel état. Le fait que *quelques curieux se haussaient par-dessus la haie du jardin* est présenté comme paradoxal dans la situation d'indifférence générale. Au lieu de *quelquefois pourtant* on aurait pu avoir *pourtant quelquefois*, cette observation révèle que *pourtant* n'est pas sous la portée de *quelquefois* et donc ne fait pas partie du cadre. *Mais quelquefois* aurait été également possible, sauf que, contrairement à *pourtant*, *mais* aurait invité à penser que les curieux repartaient "rassurés" ('non il ne buvait pas, il pleurait'). *Pourtant* focalise sur le caractère inattendu de la situation, il ne force pas à dépasser l'opposition comme c'est le cas avec *mais*.

Le cadre temporel ouvert par *le soir dans l'été* n'est pas compris comme tombant sous la portée du cadre introduit par *quelquefois*. Le fait que les situations indexées par *le soir, dans l'été* ramènent au premier plan Charles et n'ont plus rien à voir avec la curiosité des gens des environs (*on*), est un indice référentiel qui invite à fermer le cadre introduit par *quelquefois*. Le passage à la ligne joue aussi un rôle : sans l'alinéa, il est probable que l'on comprendrait, au moins dans un premier temps, que *quelque fois ... les soirs, dans l'été, Charles* Dans le troisième paragraphe de la version originale, comme les verbes à l'imparfait imposent une lecture habituelle, il n'est toutefois pas exclu que l'on infère que ce n'est pas tous les soirs qu'il prenait sa petite fille ... et donc à restituer un *quelquefois* avant *le soir, dans l'été*. Cette possibilité ne peut être écartée, mais si tel était le cas, le *quelquefois* en question préleverait une série d'occasions sur l'ensemble des soirs dans l'été et non plus sur la période sollicitée par le *quelquefois* en tête du paragraphe précédent.

L'expression introduisant le second cadre temporel comporte deux SN temporels : *le soir, l'été*. Le SN *l'été* définit un intervalle plus large que *le soir*. Les deux SN n'ont pas la même valeur : *l'été* est interprété déictiquement, comme référant à l'été suivant le décès d'Emma (*cet été là*), et *le soir* comme renvoyant associativement (partitivement) à chacun des soirs des jours de l'été mentionné. D'où la lecture habituelle, déjà signalée à propos des imparfaits, laquelle, est parfaitement compatible, comme on l'a vu, avec une interprétation non universelle (cf. la possibilité de rajouter *quelquefois*). L'ordre de présentation des deux SN n'est pas négligeable. *Le soir, l'été*, met en exergue, les soirées, ce qui fait que le cadre introduit tend à être fermé par *un jour qu'il était allé ...* au début du cinquième paragraphe¹⁰.

¹⁰ Sur les SN temporels en *un jour*, cf. Charolles (2006b) et (2006c)

L'ordre inverse (*dans l'été, le soir*) aurait été possible, mais aurait laissé la porte ouverte à (voire imposé) une interprétation dans laquelle le jour de marché dont il est question ensuite se situait durant cette saison :

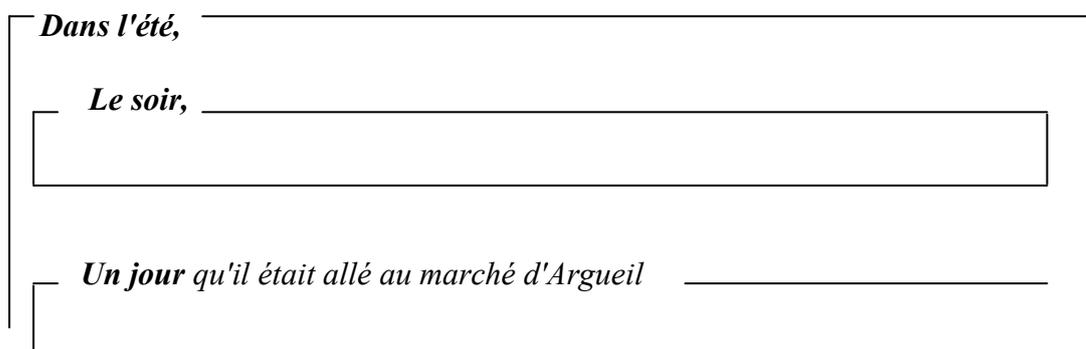


Figure 5

La suite du texte indique clairement que la rencontre avec Rodolphe le jour du marché a eu lieu durant l'été :

Le lendemain, Charles alla s'asseoir sur le banc, dans la tonnelle. Des jours passaient par le treillis ; les feuilles de vigne dessinaient leurs ombres sur le sable, le jasmin embaumait, le ciel était bleu, des cantharides bourdonnaient autour des lis en fleur, et Charles suffoquait comme un adolescent sous les vagues effluves amoureux qui gonflaient son coeur chagrin.

Cette observation ne retire cependant rien à l'idée selon laquelle l'interprétation préférée avec *le soir, dans l'été*, favorise plutôt une interprétation conforme à celle schématisée dans la figure 4. Rien n'exclut en effet que les lecteurs comprennent, dans un premier passage, de la façon que nous avons indiquée et rectifient ensuite. Rien n'exclut non plus, évidemment, qu'ils ne soient pas sensibles à ce genre de détail, d'autant que l'itérativité brouille le calcul des intervalles temporels.

Le cadre introduit par *le soir* couvre de toute façon les deux paragraphes et il intègre dans sa portée le connecteur *cependant* figurant en tête du second, de même que ceux qui suivent (*car, et, mais, car*) et que ceux que l'on pourrait restituer pour expliciter les relations de discours entre les énoncés. La situation, de ce point de vue, est très différente de ce qui se passe avec *quelquefois pourtant* en tête du second paragraphe, où *pourtant* ne semble pas, ainsi qu'on l'a relevé, pouvoir être inclus dans le cadre temporel et tomber sous la portée de *quelquefois*. Dans le second paragraphe, *pourtant* fait le lien avec ce qui précède : chaque fois qu'un curieux regardait dans le jardin de Charles (ce à quoi on ne s'attendait pas), il

constatait que celui-ci pleurait. Le connecteur s'applique à chacune des occasions. Il en va de même avec *cependant* au début du quatrième paragraphe qui cumule une valeur temporelle et oppositive, sauf que l'opposition met en cause une situation (à savoir la douleur qu'il éprouvait lors de ses visites au cimetière avec sa fille) avec la volupté incomplète qu'il en retirait. Le lien se fait avec une situation qui est déjà cadrée, ce qui n'était pas le cas avec *quelquefois pourtant*. Il en va de même avec les connecteurs qui apparaissent dans la suite du quatrième paragraphe. Ces connecteurs instituent des relations de discours entre des événements qui font partie des épisodes à répétition où Charles se rend avec sa fille sur la tombe de sa femme avant d'aller parler avec la mère Lefrançois.

Conclusion

Les quelques éléments d'analyse présentés dans cette étude montre que les adverbiaux cadratifs jouent un rôle important dans l'organisation des textes. Ils contribuent à la cohésion des discours, au même titre que les connecteurs et les anaphores avec lesquels ils interagissent en permanence, ainsi que l'on vient encore de le souligner à propos du second extrait de *Madame Bovary* étudié. Les adverbiaux cadratifs fonctionnent comme des marques

- de segmentation : ils délimitent, au sein des textes, des blocs informationnellement homogènes satisfaisant au critère (spatial, temporel, énonciatif, ...) spécifié par l'adverbial ;
- d'intégration : une fois installés, ils tendent par défaut à accueillir les informations arrivantes. Ils instituent des relations de portée qui sont descendantes, ce qui les différencie globalement des anaphores et des connecteurs qui signalent des liens remontants.

Références bibliographiques

- Charolles M., 1983. "Coherence as a Principle in the Interpretation of Discourse". *Text*, 3, n°1, 71-99.
- Charolles M., 1995. "Cohésion, cohérence et pertinence du discours". *Travaux de Linguistique*, 29, 125-151.
- Charolles M., 1997. L'encadrement du discours : univers, champs, domaines et espaces. *Cahier de Recherche Linguistique*, LANDISCO, URA-CNRS 1035 Université Nancy 2, n° 6, 1-73. <http://www.lattice.cnrs.fr>
- Charolles M., 2003. De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase. In Charolles M. & Prévost S. eds. *Adverbiaux et topiques. Travaux de Linguistique* 47: 11-51.
- Charolles M., 2006a. "Cohérence, pertinence et intégration conceptuelle". In P. Lane ed., *Des discours aux textes: modèles, analyses*, Rouen, PUR, 39-74.

- Charolles M., 2006b. La référence des compléments en *un jour*. In M.Riegel, C.Schnecker, P.Swiggers & I.Tamba eds. *Aux carrefours du sens, Hommages offerts à G.Kleiber pour son 60ème anniversaire*. Leuven, Peeters : 53-69.
- Charolles M., 2006c. *Un jour (one day)* in narratives. In I.Korzen & L.Lundquist (eds.), *Comparing Anaphors. Between Sentences, Texts and Languages*, Copenhagen, *Copenhagen Studies in Language*, 34, Copenhagen, Samfundslitteratur Press: 11-26.
- Charolles M. & Pachoud B., 2001. "Si la Lorpailleuse est folle" et si le plus fou n'était pas celle que l'on croit ? In E.Roulet & M.Burger eds. *Des modèles du discours au défi d'un "dialogue romanesque". L'incipit du roman de R.Pinget "Le libera"*, Nancy, PUN,307-350.
- Charolles M. & Prévost S. eds. 2003. Adverbiaux et topiques. *Travaux de Linguistique* 47.
- Charolles M., Le Draoulec A., Péry-Woodley M-P & Sarda L. 2005. Temporal and spatial dimensions of discourse organisation., *French Language Studies*, 15, 115-130.
- Charolles M. & Péry-Woodley M-P. eds., 2005. Les adverbiaux cadratifs. *Langue Française* 148.
- Charolles M. & Vigier D. 2005. Les adverbiaux en position préverbale : portée cadrative et organisation du discours. *Langue Française* 148: 9-30.
- Charolles, M. 2005. Framing Adverbials and their Role in Discourse Cohesion. *SEM-05 Symposium on the Exploration and Modelling of Meaning*, Biarritz, France: 13-30.
- Conte E., Petöfi J.S. & Sozer E., eds, 1989. *Text and Discourse Connectedness*. Amsterdam, John Benjamins.
- Conte E., 1990. "Anaphore, prédication, empathie". In M.Charolles, S.Fischer & J.Jayez, eds, *Le discours: représentations et interprétations*, Nancy, Presses Universitaires, 215-225.
- Conte E. 1991. "Anaphores dans la dynamique textuelle". *Cahiers de Praxématique*, 16, 11-33.
- Culioli A. 1982. Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe. In *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Paris, Ophrys.
- Desclés J-P. 1994. Quelques concepts relatifs au temps et à l'aspect pour l'analyse des textes. *Studia kognitywne*, 1, SOW, Warszawa : 57-88.
- Enkvist N. 1987. Text strategies : single, dual, multiple. In R.Steele & T.Threadgold eds., *Language topics : Essays in honour of Michael Halliday*, Vol.II, Amsterdam, Benjamins: 203-211.
- Fauconnier G., 1984, *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- Fauconnier G. & Sweetser E. 1996. *Spaces, Worlds and Grammar*. Chicago, Chicago University Press.
- Grice H.P., 1975 trad fr., 1979, "Logique et Conversation", *Communications*, 30, 57-72.
- Ho-Dac M. 2007. La position initiale dans l'organisation du discours : une exploration en corpus, thèse de doctorat, Université de Toulouse le Mirail.
- Huumo T. 1996. A scoping hierarchy of locatives. *Cognitive Linguistics*, 7, 3, 265-299.
- Huumo T. 1999. Space and time : temporalization and other special functions of locating-setting. *Linguistics*, 37-3, 389-430.
- Lacheret-Dujour A. & François J. 2004. Circonstance et prédication verbale en français : contraintes sémantico-pragmatiques et filtrage prosodique. *Syntaxe & Sémantique* 6: 35-56.
- Le Draoulec A., & Péry-Woodley M.-P. 2005. Encadrement temporel et relations de discours. *Langue Française* 148: 45-60.
- Martin R. 1983. *La logique du sens*. Paris, PUF.
- Prévost S., 2003. "Les compléments spatiaux : du topique au focus en passant par les cadres". *Travaux de Linguistique*, 47, 51-78.

- Sarda, L. 2005. Les cadres spatiaux dans les résumés de films : caractérisations des types de transitions entre cadres. *Langue Française* 148: 61-79.
- Schrepfer-André G. 2005, « Les *selon X* énonciatifs : portée phrastique et textuelle et indices de clôture », *Verbum*.
- Schrepfer-André G. 2006. Les expressions en "selon X" introductrices de cadres de discours énonciatifs et leur portée textuelle. Thèse de Doctorat, Université de Paris III.
- Sperber D. & Wilson D. 1986. *Relevance*, London, Blackwell.
- Vigier D. & Terran E. eds. 2005. Les adverbiaux cadratifs et l'organisation des textes, *Verbum*, 3.
- Vigier D., 2005. Les adverbiaux praxéologiques détachés en tête de phrase et leur portée: études sur corpus. *Verbum*, XXVII, 3: 293-312.
- Vigier D. 2004. *Les groupes prépositionnels en « en N » : de la phrase au discours*. Thèse de Doctorat, Université de Paris III.
- Virtanen, T. 1992. *Discourse functions of adverbial placement in English*. Abo: Abo Akademi University Press.